

Voyous de velours

Dégaine et masculinité chez les skinheads à la fin des années soixante



Carte postale (détail)

I a n G e a y

« Si du point de vue du genre, le skin se révèle comme le signe hyperbolique de la construction de la masculinité, du point de vue de l'identité, le skin est le signe de la construction hyperbolique de l'identité en tant que telle. »¹

Marie-Hélène Bourcier, *Queer zones*, 2001

L'allure vestimentaire peut recouvrir dans certains mouvements de jeunesse les caractères d'une modification corporelle consciente et signifiante. Ainsi, la dégaine est une composante importante, voire constituante du mouvement skinhead originel, celui de la fin des années soixante en Angleterre. Principalement non mixte dans sa base, le mouvement compte quelques filles dans ses rangs surnommées *birds* à cause des plumes² qui encadrent leur visage mais ces filles sont considérées par certains individus comme de simples accessoires afin de parfaire la panoplie des mâles à l'instar du *bulldog* ou du cran d'arrêt. Émancipées pour la plupart de ce rôle d'artifice, elles mériteraient aujourd'hui une analyse autonome hors du prisme forcément réducteur de la masculinité dans le mouvement...

Les skinheads apparaissent simultanément sur les plages de Brighton et dans les rubriques des faits divers de la presse anglaise en 1969. Les premiers d'entre eux s'étaient néanmoins illustrés dès 1964 dans les grandes banlieues ouvrières sans constituer pour autant un réel mouvement de jeunesse. Le skinhead apparaît au confluent de trois tribus urbaines relativement proches que sont les *mods*, les *rude boys* et les *boot boys* sans réussir à s'émanciper de ces modèles avant la fin des années soixante.

Les *mods* se sont particulièrement illustrés dans les émeutes des *bank holidays*³ en 1963 et 1964 et bien qu'une partie du mouvement s'essouffle dans le sud de l'Angleterre sitôt l'hymne des

1 – Marie-Hélène Bourcier, « Ceci n'est pas une pipe. Bruce la Bruce pornoquer », in *Queer zones. Politiques des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*, Paris, Balland, 2001.

2 – *Wings* en anglais.

3 – Journées de vacances pendant la fermeture administrative des banques en Angleterre.

4 – *My generation* des *Who*, en 1964.

5 – *Aggro* vient de l'argot *Aggravation* qui signifie baston.

6 – Au départ ce sont des chaussures orthopédiques créées par le docteur juif Martens ; la version coquée est devenue une paire de chaussures de sécurité ainsi qu'une redoutable arme de pied lors des combats de rue.

7 – Mouvement de jeunesse directement issu des rockers et qui se caractérise par un amour sans limite pour les motos et la mécanique d'où leur nom qui renvoie à leur aspect graisseux.

8 – *Blue party* (1) / *blue beat* (2) : (1) soirées clandestines organisées dans des caves où l'on écoute de la musique jamaïcaine, notamment du ska et du *rocksteady*, directement importée de Jamaïque ou reprise par des groupes d'immigrés et d'anglais (2).

9 – Soirées qui empruntent leur nom à la piste de danse. On emploie également le terme *sound systems*.

10 – Flics anglais souvent montés sur des chevaux.

*Who*⁴ lancé, une partie d'entre eux survit au Nord : les *hard mods*. Agressifs et violents en bande, ils concilient leur goût immodéré pour l'*aggro*⁵ et leur apparence vestimentaire en abandonnant peu à peu les costumes trois boutons chics et chers pour le *flying jacket*, le jean et les *Doc Martens*⁶ jugés plus adéquats pour affronter les rockers sur les plages et chasser du *greaser*⁷ en ville. Les *hard mods* préfèrent également la tondeuse « cale-un » aux coupes de cheveux soignées et sophistiquées rompant définitivement avec l'exubérance de leurs aînés et l'héritage dandy de la fin du siècle précédent et ce, en exacerbant leur masculinité et en stigmatisant leur envie d'en découdre et la soif de rupture qui les animaient. De nombreux gangs traumatisent alors la bourgeoisie anglaise dans l'East End londonien, à Liverpool, Birmingham, Newcastle ou Glasgow.

La musique joue un rôle important pour ces voyous blancs qui côtoient les communautés immigrées concentrées dans les grandes villes anglaises lors de *blue parties*⁸ organisées clandestinement dans les caves des quartiers jamaïcains et antillais. Ils écoutent du *rocksteady*, du ska ainsi que sa version anglaise, le *blue beat* qui évoluera rapidement vers le *skinhead reggae*. Cette musique est principalement écoutée par les *rude boys*, voyous jamaïcains connus pour leur violence et leurs faits d'armes. Les jeunes Noirs anglais les imitent en adoptant notamment leur style vestimentaire qui exprime à la fois leur appartenance à une classe défavorisée dont ils sont fiers et leur masculinité dont ils se parent comme pour se soustraire aux humiliations qui les menacent dans une Angleterre raciste. Lorsque Desmond Dekker sort son devenu classique *007 Shanty Town* sur le label de musique *Créole* en 1967, les *rude boys* anglais coupent leurs cheveux très court et raccourcissent leurs pantalons en retroussant les bords de quelques centimètres afin d'imiter le chanteur adulé et surtout de se démarquer des jeunes bourgeois anglais aux cheveux longs.

Le stade de football attire également nombre de ces jeunes qui fréquentent de plus en plus assidûment les matchs de derby et surtout, ce qui constitue une nouveauté, se déplacent en masse à l'extérieur pour encourager leurs équipes et bien évidemment pour se mesurer aux supporters des clubs ennemis. Auparavant, ils venaient avec leurs pères ou leurs oncles, mais ils préfèrent à présent déferler en bande dans les gradins. Le stade, comme les *dance halls*⁹ ou les *pubs* sont des lieux traditionnellement non mixtes où se transmettent les valeurs viriles. Issus du prolétariat ou du sous-prolétariat anglais, ces adolescents ne s'identifient plus au père et à son monde ouvrier mais à leurs copains et au quartier dont ils sont issus, notamment à travers les comportements vestimentaires. Jeans, tee-shirt et grosses chaussures sont l'apanage de ces jeunes hooligans qui tirent leur nom des bottes qu'ils chaussent. Leur aspect strict et dur est avant tout étudié pour ne pas offrir de prises à l'adversaire et échapper aux *bobbies*¹⁰ qui les saisissent fréquemment par les

cheveux lorsqu'ils chargent. En outre, ils plaisent à leur mère qui les préfèrent bien souvent aux hippies chevelus et crasseux.

Les skinheads naissent donc de ces trois influences que sont les gangs de *mods* dans les rues, les *rude boys* dans les *dance hall* et les *boot boys* dans les stades. Comme dans la plupart des mouvements de jeunesse, l'identification est avant tout vestimentaire et les fringues sont constituantes d'identités fortes. Rappelons qu'en 1968, 1969, la mode est à la *beat génération*, aux manifestations contre la guerre du Vietnam et au pop art. Le mouvement skinhead n'est pas née d'une réaction contre cette jeunesse dorée et sa fausse révolte estudiantine mais il exprime sans aucun doute un rejet de ce qu'elle représente. Le hippy est assimilé au milieu étudiant bourgeois et il incarne à travers ses cheveux longs, sa nonchalance et son refus de travailler l'image honnie de l'homosexuel qu'abhorre une partie du prolétariat, car l'éthique ouvrière assimile cette frange de la population à l'aristocratie efféminée du dix-neuvième siècle, ces décadents qui personnifient les craintes intégrées du capitalisme que sont la contre-productivité – voire la non-reproduction et l'indifférenciation des sexes qui menace la spécialisation des tâches. La description du skinhead qui rappelle celle du sous-prolétariat de l'époque victorienne est chargée quant à elle d'une symbolique masculine et virile sur-valorisée qui s'oppose aux attributs dits féminins du hippy. Et lorsqu'un gang de skinheads s'attaque à ce dernier en 1969, c'est d'abord parce qu'ils le considèrent comme un *faggot* ¹¹.

11 – Désigne dans l'argot anglais un homosexuel. Connotation très péjorative.

Aujourd'hui et demain ¹²

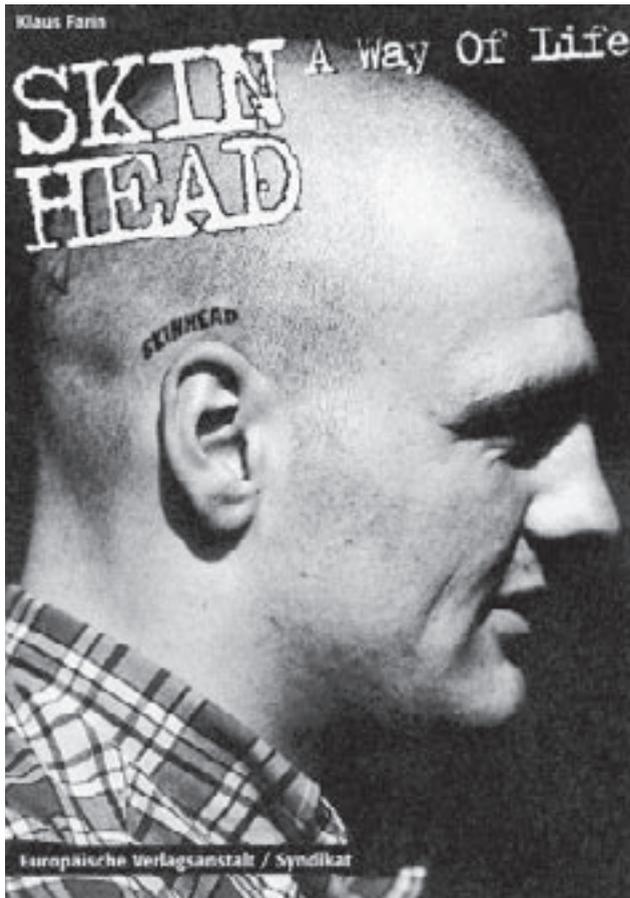
Nous ne pouvons saisir l'essence du mouvement skinhead sans mettre à jour la tension dont il est issu : le jeune voyou de l'époque est écartelé entre un certain conservatisme lié à la tradition ouvrière et un désir de rupture indéniable aux vues libératrices si ce n'est progressistes. C'est à travers le prisme de la lutte des classes qu'il faut également analyser l'aversion du skinhead pour le hippy qu'il considère comme un faux rebelle dont le but principal reste l'aménagement de la misère. Lorsque le voyou pille ou participe aux grandioses *runnin' riots* ¹³, il ne fait qu'affirmer son refus d'adhérer à la société dans laquelle il tente de survivre. Refus épidermique qui s'essouffle rapidement en regard des ambitions pour le moins rétrogrades du skinhead qui vieillit et qui désire en priorité fonder un foyer. Cette tension est une fois de plus marquée au travers de son comportement vestimentaire que nous ne pouvons appréhender que sous les regards croisés des notions de classes et de genres.

Dès 1968, il suffit d'avoir le crâne plus ou moins tondu, des *Doc Martens* dix ou quatorze trous ¹⁴ et un pantalon court pour être skin, mais très rapidement, la panoplie va s'étoffer pour devenir l'une des plus sophistiquées qu'un mouvement de jeu-

12 – Clin d'œil à *La souris déglinguée*, l'un des rares groupes qui a su à la fois alimenter et retranscrire l'univers du mouvement skinhead sans jamais le figer...

13 – Littéralement « émeutes en courant » : évoque les pillages, comme il se doit, de rues commerçantes par des individus qui brisent les vitrines et vandalisent en courant les espaces marchands. Très « courues » dans les années soixante-dix !

14 – Se dit de la taille des chaussures orthopédiques de sécurité corrélativement au nombre d'œilletons qui permettent de les fermer.



Carte postale, *Shinhead – A way Of Life*, Édition NoName (Berlin)

nesse ait connue. Les skinheads portent traditionnellement les vêtements du monde ouvrier dont ils sont issus, *donkey jackets*¹⁵, bretelles, chemises de boucher *Ben Sherman*, chaussures de sécurité, gants ou mitaines, auxquels ils associent des fringues beaucoup plus chères dans une recherche à la fois de respectabilité et de défiance, puisque la plupart des polos *Fred Perry*, des vestes *Levis* brute ou *bleachée*¹⁶, des *501* ou des *Sheep Skin*¹⁷ qu'ils arborent sont volés ou difficilement acquis. Les soirées dansantes sont l'occasion pour les skinheads de rivaliser entre eux de classe et d'originalité renforçant par là-même l'*homosociabilité* de la bande : il s'agit d'être à la fois *smart and clean* et suffisamment *rough*¹⁸ pour être craint. Dans cette quête d'une esthétique urbaine plaisant plus aux copains de la bande qu'aux filles, le skinhead frôle parfois l'exubérance de ses aînés *mods* et annonce la vague androgyne du *glam rock*. Le *crombie*, long manteau strict, noir à l'intérieur, cousu de satin rouge et orné d'une pochette de la même teinte sur la poitrine, devient rapidement le *nec plus ultra* en soirée.

Porter des vêtements luxueux ou de marque est une tentative de s'affranchir de la condition de fils d'ouvriers dans laquelle ils sont maintenus, mais les codes qu'ils s'imposent les renvoient directement aux principes qu'ils fuient. Lorsque la couleur des liserés et du laurier¹⁹ d'un polo indique l'appartenance à un quartier ou à une équipe de football, ou lorsque le nombre de boutons d'une veste devient un motif de raillerie ou d'exclusion, il est difficile de parler d'émancipation. Le tatouage illustre également cette perpétuelle tension chez le skin entre conservatisme et désir de fuite. C'est une pratique de rupture : rupture d'épiderme et rupture sociale d'autant plus marquées que les inscriptions sont généralement piquées sur le visage, le crâne ou les mains. Le skinhead, comme le punk quelques années plus tard, tient à marquer sa différence et son refus de la société de manière ostentatoire, notamment en modifiant l'apparence de son corps et plus généralement son allure. Cette pratique peut participer d'une démonstration virile et témoigner visuellement de l'endurance, de la déviance et de l'agressivité du sujet ainsi marqué. Le tatouage est à la fois un rite d'initiation et une preuve tangente

15 – Veste de travail portée par les éboueurs anglais.

16 – Jeans passés à l'eau de javel.

17 – Manteau très chaud en peau d'agneau.

18 – Dur. Le terme *sharp* viendra l'affubler d'une connotation plus tranchante. Comme une lame.

19 – Les polos *Fred Perry*, très prisés chez les skins, se caractérisent par un liseré sur le col et les manches ainsi qu'un laurier de la même teinte sur la poitrine. Certains vont jusqu'à se le tatouer au même emplacement.

de l'engagement du sujet à travers la douleur et l'acceptation des codes virils d'un mouvement. Les motifs viennent corroborer ce virilisme puisqu'ils indiquent généralement l'appartenance à une bande ou utilisent une symbolique masculine forte : le cœur de lion sur la joue, le crucifix inscrit entre les yeux ou *made in England* tatoué sur le front. La toile d'araignée sur le coude ou dans le cou symbolise ce désir de provocation et de rupture sociale associé à une vision beaucoup plus résignée de la vie : à la fois pilier de bar et symbole d'éternité dans la misère et l'asocialité. Le refus du présent et la fuite qu'il recommande se traduisent paradoxalement par l'encrage du corps au sens propre et figuré du terme.

À la fin des années soixante, le fait même de se tondre le crâne est un acte dissident vis-à-vis de la société, car seules quelques corporations bien distinctes de la vie civile sont autorisées à se raser le crâne et ce parce que leurs fonctions l'exigent – l'armée – ou parce que la société a décidé de les tenir à distance en les stigmatisant, à savoir les fous et les prisonniers. Dissidence également vis-à-vis d'une jeunesse majoritairement noyée sous les rythmes du rock progressif, des appels à la libération sexuelle et des discours maoïstes éhontés. Dissidence enfin vis-à-vis de leurs familles et de la lourde tradition ouvrière. Les skinheads s'aperçoivent qu'il ne suffit pas d'être un homme blanc et hétérosexuel pour être accepté dans l'Angleterre d'après-guerre. Ces jeunes prolétaires rompent le consensus en uniformisant leur rejet du monde présent mais brisent également l'hégémonie de la contestation dominante dont ils se sentent exclus : ils ne vivent pas la libération des mœurs prônée par une frange de la *middle class* mais génèrent un érotisme souvent plus subtil que les partouzes aux relents conservateurs dans lesquelles la jeunesse étudiante se fourvoie. Ils incarnent crânement le principe même d'un érotisme basé sur le contraste des sens et l'oscillation oculaire chère à Bataille²⁰. Sous cet angle, le crâne rasé érotise le corps masculin dans la foule bigarrée et chevelue de l'été 69 et participe d'une certaine sensualité au sein même de la bande. Les relations à soi et aux autres deviennent plus tactiles et la tonte reste un rituel éminemment érotique lorsque, dans un même



Dessin de Matthew Bandsuch, *The New York Times Book Review*, États-Unis, 2001

20 – Vue d'esprit tirée par les cheveux, si je puis me permettre, qui déniche une forme d'érotisme dans le contraste constaté entre la blancheur excessive de ces crânes et le reste du visage ou du corps social en mouvement.

mouvement, elle concentre de manière symbolique le caractère incongru de l'érection et la dimension intimiste du déshabillage. Les skinheads passent leurs journées et une bonne partie de leurs nuits à se toucher en caressant leurs crânes, en s'empoignant, en chahutant et en se rasant réciproquement la tête, brisant en quelque sorte les tabous du corps particulièrement actifs dans le prolétariat de l'époque. Tension dont le mécanisme participe également à l'érotisation du corps masculin, entre exhibitionnisme et retenue, exubérance et discipline.

L'autre vue

Le fétichisme et le symbolisme sexuel sont prégnants dans le mouvement skinhead ne serait-ce qu'en regard de l'importance attachée à l'allure vestimentaire et aux codes que George Marshall a compilé dans son réactionnaire *Spirit of 69* au sous-titre évocateur de conservatisme, *A skinhead bible*²¹. Le stéréotype masculin qui a évolué du modèle grec de Winckelmann²² à celui plus actuel du sportif professionnel repose comme l'a noté George L. Mosse sur une sensibilité « homoérotique » qui allait donner naissance à des modèles aussi divers que l'élégant gentleman britannique ou le jeune Américain²³. Le skinhead fascine autant qu'il fait peur et rappelle l'attrait des franges dangereuses pour les homosexuels du début du siècle. Georges Eekhoud dans *L'Autre vue*²⁴ décrivait en ces termes l'attrance sexuelle de Paridael pour Bugutte et ses comparses, des voyous sans foi ni loi avec qui il s'acoquine : « *Oui, je vous aime, vous les voyous, vous les infâmes et les pouacres, devant qui les gens de ma caste affectent de se boucher le nez, pour qui les messieurs n'ont pas de moues assez dégoûtées, quoique leurs madames les guignent peut-être à la dérobée. Oui, je vous trouve plus près de la nature, plus francs, plus libres, plus généreux, plus beaux, plus crânes...* »²⁵

Dans son film *No skin Off my Ass*, Bruce la Bruce²⁶ illustre à travers la relation homosexuelle stéréotypée d'un coiffeur entretenue avec un jeune skinhead, l'attrance de certains homosexuels pour l'archétype de l'homme viril, idéal masculin qu'incarnent les jeunes prolos à la fin des années soixante-dix. Il souligne également la séduction opérée par le contretype du même voyou anglais qui, à l'instar de l'homosexuel est considéré par la presse et l'opinion publique comme dangereux et délinquant, et représente, en somme, ce que l'homme normal ne doit pas être²⁷. Dans cette optique, le mouvement skinhead ne serait ni hétérosexuel, ni homosexuel mais considéré en revanche comme *queer* dans la transgression qu'il opère dans la société. La libération des mœurs des années soixante-dix, jumelée à la masculinisation de la culture gay, permet à la fois aux individus issus du prolétariat d'assumer plus aisément

21 – George Marshall, *Spirit of 69, A skinhead bible*, S.T Publishing, Écosse, 1991.

22 – Johan Joachim Winckelmann (1717-1768), archéologue considéré par certains comme fondateur de l'histoire de l'art et qui s'est principalement attaché à décrire dans la sculpture grecque l'idéal intemporel de beauté qu'il déclara exclusivement masculine. Ses deux principaux écrits furent *De l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture* (1755) et *Histoire de l'art et de l'Antiquité* (1764).

23 – George L. Mosse, *L'Image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Paris, Abbeville, 1997, p. 38.

24 – Georges Eekhoud, *Voyous de velours ou l'Autre vue*, Bruxelles, Éditions Labor, 1991.

25 – *Idem*, p. 51.

26 – Rappelons ici l'article de Marie-Hélène Bourcier déjà cité qui traite d'un autre film du même réalisateur dont les protagonistes sont des nazis skinheads aux pratiques homosexuelles débridées.

27 – Les fanzines américains *Homocore* et *JDs* (pour *Juvenile Delinquents*) tentaient de mettre en relation les expériences *queers* et certains mouvements de jeunesse dans les déviances qu'ils représentaient.

leur homosexualité, s'ils ne contreviennent pas à l'ordre viril et aux homosexuels issus des classes moyennes ou bourgeoises d'incorporer à leur propre identité des aspects de la masculinité qui leur étaient inaccessibles. Le mouvement skinhead a permis aux deux cultures de se rencontrer autour de codes vestimentaires excessivement masculins et d'homogénéiser les deux scènes au-delà des classes, la seule garantie à ce processus restant la virilité²⁸.

Les représentations du skinhead sont généralement hypersexualisées. L'adaptation cinématographique du roman d'Anthony Burgess *Clockwork Orange* en 1971 figure Alex et ses *droogs* sous les traits de *suedeheads* : *sta press* aux bords relevés, bretelles, chemises blanches de type *Ben Sherman* et surtout les fameuses *flip horrorshow boots for kicking*, des *Doc Martens* 14 trous. Kubrick parfait le tableau en dotant ses protagonistes de coques blanches qui exhibent et protègent à la fois la virilité de cette bande de jeunes qu'elles stigmatisent au-dessous de la ceinture comme l'expression d'une masculinité exacerbée. La crainte que ces voyous inspire à une société en prise à sa propre violence se condense en réalité dans cette paire de chaussures et leur coquille immaculée. Dans les romans de Richard Allen²⁹, le héros Joe Hawkins est décrit comme ultra-violent et... sexy. L'étroitesse de ses jeans met en forme la taille de son organe qui est proportionnelle à la violence qu'il dégage : les habits ne sont là que pour relever la masculinité prétendue naturelle du skinhead qui se traduit par de nombreuses scènes d'ultra-violence et de viols. Des films plus récents tels que *American X Story*, *Romper Stomper* ou *Hooligans* exploitent l'assimilation faite depuis plus de vingt ans entre le mouvement skinhead et les nazis à travers notamment les éléments vestimentaires et comportementaux qui lient le virilisme au nationalisme : si la culture du corps est omniprésente dans la construction de la virilité moderne, elle a sans aucun doute atteint son apogée dans les politiques national-socialiste et fasciste. L'idéal de camaraderie masculine, de discipline et d'hypothétique *beauté* physique concentré autour de codes vestimentaires stricts se retrouve partiellement dans le mouvement skinhead au sein duquel le *National Front*, puis l'ensemble des partis et groupuscules d'extrême droite à travers le monde, recrutèrent leurs bras armés. Dans les films *David et Goliath*, *Skinheads* ou *Didier* dont le parti pris est de ridiculiser le mouvement, les réalisateurs ont au contraire représenté les skins comme des brutes avinées, bedonnantes et repoussantes de vulgarité, cédant à une image devenue populaire du skinhead accroc à la bière. L'écueil d'une telle critique serait dès lors de glisser de cette dénonciation de la virilité comme expression privilégiée du fascisme vers une compétition inavouée au sein de laquelle on ne fustige plus le virilisme de l'ennemi en tant que tel mais où, au contraire, on le dé-virilise au profit d'une norme citoyenne où virilité *saine* et culte du corps normalisé triompheraient.

28 – Certains, certaines se réjouissent aujourd'hui du fait que de plus en plus en Angleterre, lorsqu'on croise un homme au crâne rasé vêtu d'un bomber, d'un Fred Perry et chaussé de *Doc Martens*, il soit plutôt assimilé à un homosexuel qu'à un skinhead. Le progrès n'est pas notable si l'on considère que les deux mouvances participent du même virilisme...

29 – Richard Allen, *The Complete Richard Allen*, S.T Publishing, 1992. Cette collection comprend sept volumes dont les fameux *Skinheads escapes*, *Suedehead*, *Sorts*, *Skinhead girl*, *Mods rules* ou *Dragon skins*.

À l'origine le rapport au corps chez les skinheads passe par le sport, en salle ou en milieu urbain. La plupart d'entre eux fréquente assidûment les clubs de boxe comme en témoigne l'engouement pour les sweat-shirts *Lonsdale* ou les *kicks*, ces chaussures de boxe française popularisées par le chanteur des *Redskins*. Il s'agit avant tout d'apprendre à se battre mais également d'entretenir les valeurs viriles de camaraderie, d'endurance et du culte du corps sain vénéré par une partie du prolétariat qui y voit une célébration de la force de travail, seule et unique chose dont il croit encore disposer. Les skinheads d'autrefois sont les lascars d'aujourd'hui : fringues de marques ou de sport, violence de bandes, musique et sports de combats entretiennent la virilité autour d'un ressentiment de classe et d'un repli identitaire autour du genre. L'*aggro* devient ainsi l'expression privilégiée de cette jeunesse qui s'attaque à tout ce qui ne correspond pas à l'idéal masculin : au final, tous ceux qui ne sont pas skinheads sont susceptibles d'être frappés et on assiste dès 1969 à des scènes de *queerbashing* et de *pakibashing*³⁰ dans toutes les grandes villes anglaises.

Les ratonnades à l'encontre de la communauté asiatique et pakistanaise sont généralement tuées par les militants antiracistes actuels qui se réclament du mouvement skinhead originel, ce qui dénoncerait une base commune entre skinheads traditionnels, nazis et antiracistes (*redskins*, *s.h.a.r.p.*³¹ et *r.a.s.h.*³²) autour d'une même identité virile. Les *skins* de l'époque s'associaient régulièrement aux *rude boys* pour attaquer les foyers d'immigrés³³, non dans l'optique d'assainir le corps social mais bien dans celle de le viriliser. Les exactions des skinheads au début des années soixante-dix sont homophobes avant d'être racistes³⁴. Selon Philippe Rushton³⁵, il existe une articulation claire entre racisme et genre : il place les Noirs et les Asiatiques aux extrémités d'une échelle au milieu de laquelle trônent les Blancs. Les premiers sont hyper-sexualisés tandis que les seconds représentent le contretype sexuel et les derniers la norme. Lorsque les skinheads attaquent la population pakistanaise, ils visent des hommes dont le physique ou l'apparence vestimentaire trahissent à leurs yeux la féminité qui menacerait l'intégrité physique de leur pays. Les Asiatiques sont considérés comme des sous-hommes par manque de virilité à l'inverse des Noirs que les fantasmes racistes dépeignent comme le péril sexuel incarné corrélativement aux spéculations sur la taille de leur sexe, de leur endurance ou de leur fougue amoureuse. Le skinhead s'acoquine aux *rude boys* dans une relation de rejet et d'attirance liée à la masculinité qu'ils dégagent ; à cette fascination du jeune prolo blanc pour l'hyper-sexualité de leurs partenaires de *dance halls* s'ajoutent des complexes de classes puisqu'ils voient dans cette population fraîchement immigrée des individus beaucoup plus marginalisés que ce qu'un adolescent blanc en désir de rupture ne peut espérer être. S'entame alors autour de ces

30 – Le *pakibashing* consiste à frapper les immigrés pakistanais ou à incendier les centres de réfugiés ; pratique largement répandue en Angleterre comme en témoigne la manchette du *Sunday Mirror* du 12 avril 1970 : « Paki-bashing : Police plan to fight the gangs ». Dans *Skinhead Nation* de George Marshall (S.T Publishing, Écosse, 1996), les *Tilbury Trojan Skins* témoignent de leur haine à l'encontre de la communauté asiatique : « J'aimais le rock'n roll des années cinquante mais la raison pour laquelle je ne suis pas devenue un *Teddy Boy* est que tout le monde savait que les skinheads détestaient les pakistanais... » (p. 75)

31 – *Skinheads Against Racial Prejudice*. Mouvement antiraciste né aux États-Unis pour se démarquer de la dérive fasciste du mouvement skinhead.

32 – *Red and Anarchist Skinheads*. Mouvement qui rassemble *redskins*, skinheads anarchistes et politisés. Se démarque du *s.h.a.r.p.* par une obédience et un engagement militant plus affirmés.

33 – Dans le fameux film *Made in Britain*, le protagoniste Trevor attaque des foyers de réfugiés pakistanais en compagnie d'un jeune noir rencontré dans un centre de redressement fustigeant tous deux les immigrés qu'ils exècrent.

34 – Sur ces considérations lire l'excellent Murray Healey, *Gay skins : class, masculinity and queer appropriation*, Cassell, « Sexual Politics », 1996.

35 – J. Philippe Rushton, Anthony E. Bogaert, « Race versus social class difference in sexual behaviour : A Follow-up test of the r/K dimension », in *Journals of Research in Personality*, n° 22, 1988, p. 259.

notions croisées de genre, de classe et de race une compétition dans la rupture et la transgression que l'apparence vestimentaire entretient et autour de laquelle se cristallisent des identités fortes factrices d'exclusion.

Pour endiguer la violence des skinheads dans les stades et dans la rue, les flics anglais confisquent dès 1970 les lacets de leurs chaussures s'attaquant dans une surenchère de machisme à ce qu'il croient être les garants de leur virilité... mais les skinheads ne se résument pas à une attitude vestimentaire³⁶ et cette mesure ne sera pas suffisante pour désamorcer la violence de classe de cette jeunesse révoltée, parfois résignée, qui s'éteindra dès l'année suivante dans les mouvements *suedeheads* et *smoothies*³⁷ avant de reconquérir l'ensemble du pays et du continent européen après l'explosion punk de 1977. En 1969, le skinhead incarnait à travers son allure vestimentaire et ses provocations la réconciliation, sinon la cristallisation de l'ordre et du mouvement qui écartela la société anglaise de la fin des années soixante, car la virilité apportait une réponse aux tensions qui animait la jeunesse d'alors entre le culte d'un passé ouvrier révolu et le désir de rupture en vue d'un monde meilleur qu'ils pensaient inaccessible.

En somme, des *voyous de velours* pour reprendre la pertinente expression de Georges Eekhoud : une déviance au visage dur, taillé dans un tissu d'un autre temps ; des corps en fuite, délibérément engoncés dans des principes qui préservent ce dont ils tentent de s'extraire ; une aporie incarnée dans un monde qui part en vrille.

Ian Geay



36 – Ou plutôt si. Mais au-delà de ce folklore subsiste une révolte qui une fois débarrassée de ces liens (lacets, lauriers ou bretelles) peut éclater. Le mouvement en tant que tel ne sera jamais une menace pour l'ordre établi mais ces composantes prises indépendamment sont présentes dans la plupart des mouvements sociaux ou des émeutes de l'époque en tant qu'hétérogénéité belliqueuse.

37 – Les termes *suedeheads* et *smoothies* renvoient directement à la coiffure des skinheads qui se sont laissés pousser les cheveux, seul élément qui les distinguent de leurs aînés tondus. Ces mouvements résiduels disparaîtront en 1976 avant le grand *revival* skinhead de la fin des années soixante-dix et grâce à l'éclosion du mouvement punk à laquelle il est intimement lié.

Carte postale,
«Skinhead Collection»,
© John G. Byrne Productions



Beb-deum, *Kola ou Coca*